

Bernard Sichère

L'Être
et le Divin

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Philosophie

- MERLEAU-PONTY, Grasset, « Figures », 1982.
LE MOMENT LACANIEN, Grasset, « Figures », 1983; rééd. Le Livre de Poche, 2003.
LE NOM DE SHAKESPEARE, Gallimard, « L'Infini », 1987.
ÉLOGE DU SUJET, Grasset, « Figures », 1990.
HISTOIRES DU MAL, Grasset, « Figures », 1995.
LE DIEU DES ÉCRIVAINS, Gallimard, « L'Infini », 1999.
SEUL UN DIEU PEUT ENCORE NOUS SAUVER, Desclée de Brouwer, 2002.
PENSER EST UNE FÊTE, Léo Scheer, « Lignes & Manifeste », 2002.
LE JOUR EST PROCHE, Desclée de Brouwer, 2003.
QU'EST-CE QUE FAIRE JUSTICE ? Bordas, 2003.
IL FAUT SAUVER LA POLITIQUE, Léo Scheer, « Lignes & Manifeste », 2004.
CATHOLIQUE, Desclée de Brouwer, 2005.
POUR BATAILLE, Gallimard, « L'Infini », 2006.

Romans et récits

- JE, WILLIAM BECKFORD, Denoël, « L'Infini », 1984.
LA GLOIRE DU TRAITRE, Denoël, « L'Infini », 1986.
LE RIRE DES DIEUX, Grasset, 1993.
SPLENDEUR DE FAWZI, Pauvert, 2001.

Cinéma

- GABIN, LE CINÉMA, LE PEUPLE, Maren Sell éditeur, 2006.

Traductions

- ARISTOTE, *Métaphysique*, Livres A à E, traduction et notes, Agora, « Pocket », 2007.

L'Infini

Collection dirigée
par Philippe Sollers

BERNARD SICHÈRE

L'ÊTRE
ET LE DIVIN

nrf

GALLIMARD

Avant-propos

La métaphysique comme pensée de l'être est en route depuis longtemps. Elle est arrivée, auprès de nous, à la forme catastrophique en même temps que méconnaissable d'un rapport à la réalité qui prend sa source dans l'essence de la Technique (laquelle, rappelons-le avec Heidegger, n'a rien de « technique » en un sens vulgaire et empirique du terme). La conséquence en est multiforme, et impossible à désigner sans la prise en compte sérieuse de cette histoire dans sa vérité : une volonté d'appropriation planétaire de l'étant qui, tout en étant « occidentale » en sa source, a franchi depuis toutes les frontières du national et de l'étatique (le Fonds monétaire international ou la Banque mondiale l'illustrent à l'évidence, et tout autant les trafics trans-frontières de la drogue, des armes et du terrorisme dont les agents financiers internationaux ont parfaitement connaissance sans que cette connaissance conduise à rien). De cette conséquence, nous ne percevons guère que le plus apparent : la multiplication, à la surface de la terre, de conflits armés, d'attentats, de polices anti-guerres et anti-attentats qui participent elles-mêmes de la guerre, de la terreur et de la gestion policière des populations. Dans le

même temps, ce qui se voile de plus en plus est la mise en retrait du divin, que ce soit sous la forme apparemment polie et démocratique de la bien-pensance laïque, ou sous la forme explicitement terrorisante du fanatisme religieux. Ces deux formes, en réalité complices, incarnent *un même blasphème* : un blasphème d'une rare violence à l'égard de l'être, qui est l'Autre que l'homme depuis toujours se tournant vers lui, comme à l'égard du divin, qui est ce qui bénit l'homme et qu'en retour l'homme invoque comme le Tout-Autre à partir duquel il se sait destiné comme homme. Tous les humanismes à la petite semaine, de gauche ou de droite, n'y changeront rien, pas plus que les crispations religieuses locales acharnées à défendre leur pré carré au sein de cette guerre mondiale dont aucun belligérant n'a la clé.

Plutôt que de se lamenter, en des termes apocalyptiques aussi complaisants que vains (la prophétie sinistre est facile à qui cherche le succès rapide sans rien changer à son confort), on préférera s'attacher à la mention salvatrice, seule à l'être réellement, du « divin » qui n'a cessé de nous regarder et dont nous avons parfois oublié jusqu'à la possibilité même. Quelques moines birmans admirables, un Tibet qui n'en finit pas de proclamer son esprit millénaire face à la raison impériale de la Chine capitaliste athée, une Inde qui oppose sa vérité sacrée aux Burger King de l'américanisation triomphante, des moines chrétiens d'Algérie qu'on égorge comme des moutons alors qu'ils prient pour leurs assassins : est-ce que toutes ces voix, qui percent de temps à autre l'écran de l'indifférent bavardage médiatique, ne nous disent décidément rien pour nous ramener sur le chemin qui nous est ouvert depuis toujours ? Reprendre la très ancienne parole de

l'être qui parle depuis la Grèce, reprendre en même temps, nous fils du Couchant, nous les Hespériens, ce qui a parlé à jamais dans les trois grandes paroles du Dieu unique, c'est la tâche impérieuse qui nous revient. Du moins si nous ne voulons pas nous enfoncer sans remède dans l'impasse de cette domination aveugle et dans la méconnaissance de ce qui nous est devenu ennemi parce que nous ne sommes plus capables de l'envisager comme fraternel : en somme, si nous voulons de nouveau être ceux que le divin salue (dans le sacré du religieux ou dans le sacré du poème), non les errants d'une terre que ne bénit aucun Ciel.

C'est une seule et même interrogation qui se poursuit ici, grâce à la leçon de Hölderlin le poète, à celle de Heidegger le penseur, à la leçon de tous ceux qui, poètes ou mystiques, penseurs de l'illumination islamique (« Fidèles d'amour » de la gnose arabo-musulmane) ou penseurs visionnaires de la révélation hébraïque (Rosenzweig), ont perçu d'avance l'envers vrai de ce monde qui est malheureusement devenu notre monde, le non-monde de la très nihiliste Volonté de puissance. Cette Volonté inévitablement se brise sur l'impasse de sa propre rage : pendant ce temps, Dieu attend en retrait et l'homme meurt.

I

Danger, détresse, salut :
*la pensée de haute mer*¹

Le mot « danger », *Gefahr*, est un mot clé de la pensée de Heidegger : ce n'est donc pas par hasard qu'il le convoque en 1949 dans le cadre des fameuses *Conférences de Brême*. Ces dernières sont un moment décisif de son itinéraire de pensée en même temps qu'elles représentent la reprise publique de son travail philosophique au lendemain de la guerre, dont en un sens la *Lettre sur l'humanisme* de 1947 a représenté le coup d'envoi magistral. Réapparition publique mais non retour à l'Université, puisque ce dernier ne sera officiel, conformément à l'arrêté de suspension pris à son encontre par les autorités d'épuration, qu'avec la tenue des deux semestres du cours de 1951-1952 intitulé *Was heisst Denken? (Qu'appelle-t-on penser?)* C'est donc hors du cadre professoral qui lui est encore interdit qu'il prononce, en 1949, sous la rubrique générale *Einblick in das, was ist* (« Regard dans ce qui est »), ces quatre conférences aux titres énigmatiques : *Das Ding*, *Das Ge-stell*, *Die Gefahr*, *Die Kehre*². Ces conférences vont ensemble, comme une lecture un peu attentive le révèle, en ce que ces quatre titres désignent une région d'unification à partir de laquelle il est

possible de commencer à penser (puisque « ce qui donne le plus à penser, dans notre époque qui donne à penser, est que nous ne pensons pas encore »). À penser ce qui n'a toujours pas été pensé, ni auparavant, ni au lendemain de cette guerre mondiale dont le cours de 1951-1952, non sans une certaine provocation, assène qu'elle n'a « rien résolu » (« Cette guerre mondiale n'a rien décidé » : *Qu'appelle-t-on penser?* éd. all., p. 65 ; trad. franç., p. 109). J'imagine fort bien ici la respiration que peuvent prendre tous ceux qui, en France notamment, ont décidé depuis longtemps que Heidegger était un penseur indigne et même infâme : quelle provocation, n'est-ce pas, pour un Allemand, et pour cet Allemand-là qui plus est, d'asséner, au seuil des années 1950, que la guerre mondiale n'a rien résolu ! Quelle légèreté pour un intellectuel de prendre ce ton hautain et blasé, alors que lui-même n'a couru aucun risque tout en s'étant lourdement compromis, cependant que tant de nos héros en revanche... Je m'arrête : continuer sur cette pente serait lassant et vain. Pour qui a fréquenté tant soit peu la pensée de Heidegger, deux points au moins sont assurés : d'une part, il n'est pas au monde une cause qui lui paraisse plus essentielle que la cause de la pensée (« *die Sache des Denkens* »), d'autre part il n'y a justement jamais eu chez lui la moindre ombre de suffisance ou d'arrogance, mais en revanche, et très tôt, la dénonciation systématique de l'arrogance et de l'outrecuidance lovées au cœur de l'« humanisme » contemporain en ses diverses figures, comme au cœur du ravage dont il est, le plus souvent à son insu, l'artisan (arrogance et outrecuidance qu'on peut appeler plus brièvement « la subjectivité »). On demandera peut-être ce que vient faire ici l'*humanisme*,

quand nous parlons de deux guerres mondiales. La réponse est simple : la seule manière de se mettre en état de comprendre pourquoi et en quel sens ces deux guerres mondiales n'ont en effet « rien résolu », comme l'affirme Heidegger en 1951 (et déjà dans « Dépassement de la métaphysique », *Essais et conférences*, trad. franç., p. 106), est de prêter enfin un peu d'attention non seulement au mot « humanisme », mais au *réel* même que ce mot signifie, au positionnement foncier de l'espèce humaine qui a conduit à ces deux guerres mondiales fomentées au cœur de l'Europe avant d'étendre leur fureur à la quasi-totalité de la planète. Ce que signifie le mot *humanisme* : l'arraisonnement résolu (*Ge-stell*) de tout étant programmé et calculé par une « volonté de puissance » parvenue au stade ultime de l'affirmation de soi, arraisonnement qui est en vérité le plus grand danger (*Gefahr*) lové au cœur du règne de la Technique, danger dont il ne serait possible de s'arracher ou de se libérer que par une sorte de conversion ou de pivotement (*Kehre*) susceptible de nous reconduire vers la merveille originaire de « la Chose » (*das Ding*) comme site d'ordonnancement mutuel, en cette chance qu'est l'œuvre, de l'être et de l'étant, de l'homme et de l'être, des humains et des divins. Où commence de s'entendre, je pense, ce que dit la tresse puissante de ces quatre titres qui nous donnent à penser.

En disant cela, je ne réponds nullement aux objections possibles ni à une légitime demande de clarification : je me contente de relever ce qui apparaît à la lecture comme constituant la cohérence profonde de ces conférences et de leur titre quadruplement déployé. Quatre mots de tête, une

seule et même pensée. À la condition d'ajouter encore deux autres mots, de façon que la symphonie soit complète : le mot « détresse » ou plus exactement « urgence » (*Not*), et le mot « salut » (*Heile*). Je ne commente pas ces mots, je ne leur donne nullement pour le moment l'ampleur véritable qu'ils ont dans la pensée de Heidegger, je me contente de les situer dans cette *topologie* inédite, très stupéfiante, que dessinent en silence les quatre discours. Ces quatre mots de tête ne sont pas des concepts : ce sont des repères dans le balisage d'un domaine et dans le parcours effectif de ce domaine, signalant à la fois le point unifiant à partir duquel il est possible de rassembler le divers de la situation afin de la rendre intelligible, et le mouvement dynamique, actif, qu'il est possible d'opérer grâce à une telle pensée-méditation (*Andenken*) dans le réel même de cette situation. Le mot *topologie* en effet ne désigne pas en l'occurrence un artéfact de la pensée abstraite, une pure construction logique, mais bien le mouvement effectif de cette pensée *dans l'être* ou en regard de l'être, en ceci qu'il y a contemporanéité exacte entre mouvement dans la pensée et mouvement du positionnement de l'humain pensant en regard de l'être (c'est ainsi que le cours de 1951 pose que tout chemin de pensée « va toujours déjà à l'intérieur de la relation totale de l'être et de l'essence de l'homme, *innerhalb des ganzen Verhältnisses von Sein und Menschenwesen* », *Qu'appelle-t-on penser?* éd. all., p. 74; trad. franç., p. 121)³. C'est cela, bien entendu, que sont incapables d'entendre la plupart de ceux qui ont décidé d'avance soit de rejeter tout ce que dit Heidegger (c'est évidemment la solution la plus facile), soit de le juger à l'aune de leur propre mode de penser et des limites qui lui sont

malheureusement inhérentes. En vérité, énoncer que « ces deux guerres mondiales n'ont rien résolu » n'est pas du tout porter un jugement hautain, cynique, voire aberrant sur la réalité factuelle de ces deux guerres (avec leurs millions de morts, leurs deuils, leurs souffrances, leurs atrocités), c'est se situer en pensant, par la décision de penser (car c'est cela que veut dire être un *Dasein*, un existant authentique), à l'intérieur même de ce qui a lieu *et qui continue d'avoir lieu* malgré ce qu'on appelle un peu vite « la fin de la guerre » (immense joie, cloches des églises, embrassades, femmes très belles, baisers rouge à lèvres, *boys* épanouis : oui, mais ensuite?). Quatre mots de tête, quatre tonalités, organiquement, profondément reliées ensemble, d'une même pensée, propres à décrire la situation de fond de l'homme contemporain telle qu'elle s'est affirmée à partir de la double catastrophe de ces deux guerres sans que cet homme ait jamais réellement répondu, de près ou de loin, à la question masquée qui se trouvait posée à travers ces guerres et ces paix... provisoires. Quant aux deux mots que j'ai proposé d'ajouter, « détresse » et « salut », ils n'ont pas exactement le même statut que les autres, ils ne sont pas internes à la saisie par la pensée de l'essence, c'est-à-dire du déploiement d'être (*Wesung*), de la situation, ils manifestent plutôt la tonalité de fond (*Grundstimmung*, terme essentiel dès les premiers séminaires sur Hölderlin) selon laquelle se déploient le mouvement, la mouvance, la puissance d'être que signalent les quatre titres. Pour autant, ils ne représentent nullement le versant « subjectif » de ce qui serait par ailleurs « objectif » : ils désignent, beaucoup plus sérieusement, la modalité d'être de l'existant humain qui se trouve requis,

dans une telle situation, entre les deux pôles nécessairement contemporains de la détresse qui le point et du salut qu'il attend, c'est-à-dire vers lequel il se tourne en un mouvement qui est la bascule même de l'histoire (la *Kehre* et, ajouterai-je, la *Kehre en tant qu'elle fait époque* : c'est en ce point probablement, j'aurai sans doute à le redire, que se joue la différence entre les pensées nietzschéenne et heideggérienne de l'« histoire »).

Tout esprit un peu vif aura peut-être également saisi que le mot important, dans la description préalable du quadruple foyer de pensée des quatre conférences, est le pronom personnel qui s'est glissé mine de rien, comme un furet, dans l'énoncé : un pivotement, ai-je dit plus haut, « susceptible de nous reconduire vers la merveille originaire de la "Chose" ». Qui est donc ce *nous*? De qui Heidegger parle-t-il et quel est son interlocuteur? Les Allemands? Oui, bien sûr, les Allemands d'abord, eux qui constituent la part la plus manifeste de son public de 1949 et de 1951. Mais quels Allemands? Tous les Allemands? Réponse : oui, *tous les Allemands*, eux qui sont de fait *les vaincus* de cette Seconde Guerre après avoir été ceux de la Première. Il faut en effet avoir ceci en tête si l'on veut être un peu sérieux : le Heidegger qui s'efforce de penser en 1949 pense et parle au milieu d'un champ de ruines, de ce désastre auquel la criminelle folie nazie a conduit l'Allemagne et les Allemands, *tous les Allemands*. Mais il y a tout de même des Allemands coupables et des Allemands innocents? Il y a dans tout cela des bourreaux et des victimes, contrairement à ce que semble supposer Jaspers quand il suggère confusément l'idée d'une « culpabilité

VII. Le Grec, le juif, le chrétien : encore une fois le messianisme	373
Derrida face à Levinas	377
À propos de Rosenzweig	397
<i>Appendice en forme de conclusion</i>	421
<i>Notes</i>	429
Textes cités	437



L'Être et le Divin

Bernard Sichère

Cette édition électronique du livre *L'Être et le Divin*
de *Bernard Sichère*
a été réalisée le 15/01/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en octobre 2008
(ISBN : 9782070762057)
Code Sodis : N02291 - ISBN : 9782072022913